

problème si on se contente d'un usage modéré sans avoir peur d'aérer mais il arrive que des enfants répandent le liquide assez abondamment pour être étourdis par les vapeurs dégagées. J'en ai même vu, qui, s'étant sali les mains et les bras, se faisaient la toilette à l'essence. Bien entendu la peau absorbe les solvants (on a vu des bébés présentant des symptômes d'éthylisme après une friction alcoolisée trop généreuse) et ceux-ci, en décapant au passage les enduits cutanés naturels, pénètrent avec l'encre qu'ils devaient enlever, provoquant l'absorption d'une quantité de produits toxiques, notamment plomb, mercure, etc.

Quand on connaît les exigences (légitimes) de la médecine du travail face à la manipulation de certaines matières nocives, on ne peut qu'être surpris de voir la légèreté avec laquelle on laisse parfois manipuler de tels produits par les enfants. Il faut se rappeler que l'alcool (même celui du duplicateur) enivre, que l'acétone et surtout le trichloréthylène dégagent des vapeurs toxiques, que le polysty-

rène se décompose au delà d'une certaine température, d'où la nécessité de le découper avec un faible courant. Il faut penser aussi aux bombes de vernis, de fixateur ou de peinture en aérosol qui ont pour propriété de vernir également les bronches de tous ceux qui respirent leur brouillard.

Mon but n'était pas de dresser un catalogue de tout ce qui peut être dangereux, autant à l'école que dans les autres milieux, encore moins de pousser à l'inertie par crainte des dangers : l'école traditionnelle avec ses interdits ne prépare pas à la sécurité véritable, elle se protège elle-même, c'est tout. Je voulais simplement raviver votre vigilance et inciter à associer les enfants à cette vigilance.

Si vous avez des remarques à faire sur une conception active de la sécurité, refusant de jeter un voile d'ignorance sur tout ce qui est dangereux mais aidant les enfants à ne prendre que des risques lucidement calculés, écrivez-nous.

RELATIONS AU SEIN DU GROUPE DEPARTEMENTAL

Claude MOTTIER

Remarque préliminaire

Parler des relations au sein du groupe départemental c'est évoquer aussi toute relation au sein de l'I.C.E.M.

Les relations entre les personnes venant au groupe départemental sont marquées au coin d'une ambiguïté jamais bien clairement avouée et qui pèse sur elles.

Au groupe Freinet vient qui veut, on ne refuse personne ; au groupe Freinet vient celui qui pratique la pédagogie Freinet.

Il y a une contradiction toujours possible car peut-on dire qu'on accepte quiconque veut bien venir et déclarer en même temps que les gens du groupe sont les représentants de la pédagogie Freinet serait-ce dans sa diversité et son actualité ?

De cette ambiguïté, tout membre du groupe en a plus ou moins conscience mais comme en raison du principe de liberté qu'il prône, le groupe est bien obligé de s'en accommoder, on respecte le statu-quo. Tout ce qui vient mettre les points sur les i fait émerger l'ambiguïté en question et les sentiments de porte-à-faux, d'insuffisance, de culpabilité même qui en forment la traîne.

Seule, l'amitié entre les camarades peut faire contre-poids à ces sentiments d'insuffisance vécus en classe et au sein du groupe.

Mais cette amitié ne nous libère pas de l'ambiguïté car si elle fait contre-poids aux sentiments négatifs en tant que telle, elle engage.

Elle engage aussi sur le plan du travail, de l'action, du militantisme qui, seuls au sein du groupe représentatif peuvent cautionner l'amitié en question. Cet appel au militantisme que l'amitié favorise fait aussi émerger l'ambiguïté dont je parle plus haut.

Supposons que l'on veuille faire en sorte que cette ambiguïté disparaisse en supprimant un des deux principes contradictoires.

I. — On n'accueillera seulement ceux qui représentent la pédagogie Freinet dans leur classe, serait-ce dans sa diversité.

La question se pose toujours : «*Puis-je faire dans mes conditions de travail ce que je crois être la pédagogie Freinet ?*»

Autre remarque : «*Ce que je crois être la pédagogie Freinet, est-ce la pédagogie Freinet ?*»

Corollaire : si chacun parle ainsi, qui dans le groupe a raison freinétiquement parlant ?

Applications pratiques.

I. Il y a une autorité reconnue.

Les anciens ou les plus prestigieux représentent dans le groupe dans ce cas, l'autorité de Freinet. Une autorité de référence.

Et le groupe gravite autour de cette autorité, rejetant inconsciemment plus ou moins ceux qui semblent s'en écarter.

Alors si cette autorité est inconsciemment (bien plus que consciemment d'ailleurs) reconnue, le groupe ne peut s'enrichir de personnalités nouvelles, originales et influentes, le groupe ne peut que phagocyter de nouveaux membres qui ne font leur intégration qu'au prix de leur vassalité.

Quand une telle autorité sous-jacente s'installe ainsi, le ou les porteurs de l'autorité deviennent «indispensables» et surtout pensent qu'ils le sont.

Le groupe est bloqué. Il peut être assez nombreux dans la mesure où un nombre assez grand de camarades trouvent leur équilibre à y demeurer dans l'obéissance. Mais il ne se renouvelle pas donc il s'appauvrira et s'anémiera à terme.

2. Il n'y a pas d'autorité reconnue.

Pas d'anciens reconnus qui font autorité ; tous au même niveau d'influence, chacun ayant personnellement également raison.

Alors le manque d'autorité unique centralisatrice va se faire sentir. Et coûte que coûte le groupe s'efforcera d'établir des règles et des idées communes qui feront à leur tour autorité, s'il ne veut pas éclater. Cela aboutit à la direction collégiale qui est peut-être sentie plus imposante ou contraignante ou rejetante encore par les membres ne faisant pas partie du comité directeur.

Le manque d'idées reçues par la transmission des anciens fait que l'on se crispe davantage sur des notions faites sur le tas certes, mais assez pauvres, sans humus ni chaleur, dans le but obsédant d'unité du groupe.

Il n'est pas sûr cependant que cette dynamique de «*crispation collégiale*» soit suffisante à terme à maintenir l'unité du groupe.

Je pense que cette crispation d'un noyau du groupe se caractérise en fait par, d'une part, son manque d'autorité réelle : elle n'influence guère et d'autre part, par son agressivité de ton et d'allure, agressivité où se lit l'impuissance et la froideur de la relation.

La phase collégiale prépare alors la phase d'éclatement ou d'atomisation qui consommera la fin du groupe en tant que telle.

II. — On accueillera quiconque au groupe en reconnaissant à chaque membre le droit de pratiquer ou non la pédagogie Freinet ; les membres ne seront plus représentatifs de cette pédagogie.

Nous avons alors un groupe informel où toutefois il est implicitement reconnu comme règle que le simple fait de se rencontrer est toujours une bonne chose.

On peut encore se rencontrer pour discuter métier puisque nous sommes enseignants mais, n'ayant aucun schéma directeur, aucun projet mobilisateur, le groupe ne peut que sombrer dans le verbalisme.

Il est bon de se rencontrer la première fois : «*Tiens, ça fait du bien de se rencontrer.*»

Mais la seconde fois sera un peu moins bonne.

Et à la nième fois ne succédera pas une nième plus une fois.

Quant à croire qu'il est bon seulement de se rencontrer de personne à personne... C'est bien avant la nième fois que le groupe serait dissous, car le métier nous était commun. Alors que si l'on fait fi du métier, que reste-t-il ? Et si malgré tout la rencontre libre est la meilleure des choses, alors pourquoi s'obliger de rencontrer à heure et lieu fixés et seulement entre enseignants alors que la libre rencontre (la meilleure) peut se faire n'importe où, n'importe quand avec n'importe qui... au hasard ; selon notre bonne fortune.

Mais à la réflexion une objection me vient à l'esprit. Car si quelques fidèles prennent sur eux de continuer d'organiser de telles rencontres (je pense aux réunions de secteur), il y aura toujours de la clientèle... de passage.

En effet le hasard ne fait pas si bien que cela les choses dans notre monde et beaucoup de gens crèvent de solitude. Et dans le secteur elles trouvent un peu de tièdeur qu'elles viendront rechercher jusqu'au jour où lasses d'attendre quelque chose d'autre en plus qui ne vient pas, elles iront voir ailleurs. Surtout si, entre temps leurs affaires tant personnelles que professionnelles se sont un peu améliorées (on n'a plus besoin du groupe), ou nettement détériorées (on n'ose plus y aller, on n'en a plus le courage, risquant alors de sombrer à nouveau).

Toujours est-il qu'une fois de plus on retrouve transposé le schéma du chapitre précédent quand des anciens font autorité. Il y a ceux qui prennent sur eux d'organiser les rencontres, une minorité, et une majorité qui joue le rôle de clientèle et qui par sa désinvolture n'est partie prenante de rien.

Il est vrai que si, responsable, on prend sur soi de perpétuer ainsi des réunions, on se demande de quoi le nouveau venu pourrait-il être partie prenante s'il n'y a aucun principe directeur ni projet commun.

Des deux chapitres qui se répondent, je tire comme premier enseignement en forme de question :

Peut-on faire vivre un groupe qui maintiendra sa cohésion d'une part et de l'autre dans lequel personne ne jouera le rôle de vassal ni d'assisté ?

Avec l'obtention de ce double résultat, nous aurions l'image qu'un groupe I.C.E.M. peut valablement vouloir se donner de lui-même. Mais je crains fort que ce soit infiniment plus facile à dire qu'à réaliser.

L'ambiguïté demeure et est alimentée au sein du groupe.

En effet, dans combien de groupes départementaux et/ou à l'I.C.E.M. ose-t-on faire plus qu'évoquer toute cette part «*non Freinet*» qui fait partie intégrante de nos classes ? Car y a-t-il en fait un ou une camarade en France ou ailleurs qui peut sérieusement affirmer qu'il ou elle fait de la pédagogie Freinet à 100 %. (A Vence peut-être...)

Des n % non-Freinet on n'en parle pas ou si on en parle, on en parle comme d'un compromis alors que, là aussi, en responsable de sa classe, on fait sa classe, son métier et qu'il ne devrait y avoir aucune honte ou gêne à en parler dans le détail au besoin.

«*Comment fais-tu pour l'orthographe ?*» par exemple ; c'est une question qu'on ne devrait jamais éluder puisque l'orthographe libre n'est absolument pas instituée dans les mœurs et que s'il y a des camarades, fort sérieux, je n'en doute pas, qui écrivent «*ORTOGRAF NATUREL*» (au fait, c'est comme ça que ça s'écrit ?), ils ne représentent dans le mouvement qu'une tendance très minoritaire donc qui n'engage pas l'ensemble du mouvement.

Il est vrai qu'il existe du matériel C.E.L. d'orthographe. Mais si l'on n'enseigne pas l'orthographe en la faisant découler «*naturellement*» des textes, enquêtes, toutes techniques Freinet, ni en complétant cet enseignement avec le seul matériel C.E.L., autant dire qu'on n'enseigne pas l'orthographe selon la pédagogie Freinet et qu'il vaut mieux n'en point parler.

Rien ni personne ne nous dicte impérativement de passer sous silence notre part «*non-Freinet*» mais il y a comme une coquetterie ou comme une honte (fausse ou non) on a une gêne à la développer même si on la reconnaît. La règle implicite serait qu'on n'est pas aux réunions pour cela mais pour parler comment l'on fait les techniques Freinet. Ajoutons que lorsque l'on parle de sa pédagogie Freinet, on expose plus complaisamment ses réussites que ses échecs bien que l'on parle de ceux-ci plus d'une fois mais sur le plan de la délectation morose comme pour vider son sac... dans le groupe.

Ainsi très schématiquement bien des camarades parlent de leur classe ainsi :

Ses «*réussites*» Freinet mises en exergue sur le ton de l'enthousiasme. AFFECTIF.

Ses «*échecs*» Freinet sur le ton de la plainte. AFFECTIF.

La part «*non-Freinet*» étant pudiquement tue ou suggérée comme à regret, comme un aveu vite fait. AFFECTIF.

En somme, on ne présente de sa classe qu'une face, celle qui est sensée intéresser le groupe, car seule «*moderne*». Mais l'inauthenticité par défaut d'un tel témoignage entretient une illusion dans l'esprit de l'auditoire et des nouveaux inexpérimentés en particulier et contribue à l'auréole qui dans l'esprit des autres entoure l'image que l'on se fait de celui qui s'exprime.

Jusqu'à temps que l'on s'aperçoive que la première image était un peu trop idéale pour correspondre tout à fait à la réalité. Mais comme l'ombre (la partie non-Freinet) n'est jamais plus qu'évoquée, l'ambiguïté demeure.

Si j'observe mon groupe de Seine-Maritime, il me semble toutefois que l'on va vers plus d'authenticité, moins de fausse honte, moins de cachotteries, et c'est comme si les classes ainsi racontées étaient moins Freinet dans l'image qu'on en donne. Ce serait un certain retour à sa vérité par l'aveu de sa propre contradiction vécue.

Mais ne nous leurrons pas, la volonté de donner de sa classe la vraie image pleine et contradictoire si elle a l'avantage insigne de permettre aux autres de s'y reconnaître, mêmes problèmes, même difficultés, fait par ailleurs qu'elle atténue la part de fiction, d'utopie tentante que l'image concentrée que la réussite éveille. Ou bien elle fait tellement apparaître ce qu'il en coûte de mener à la réussite une expérience qu'elle rabote ainsi chez les autres les ailes de l'enthousiasme et l'énergie présentement disponible pour tenter quelque chose de nouveau dans sa classe. On retourne chez soi un peu rassuré ce qui est positivement considérable mais sans grand élan non plus et sans cette vision en bleu qui a tant contribué à donner le cachet poétique aux classes Freinet.

S'il fallait ainsi continuer dans le sens de plus d'authenticité, nous serions dans notre phase de «cinéma vérité» qui ne peut déboucher que sur plus d'authenticité encore et de lucidité et mieux faire découvrir les failles des institutions et en particulier celle de l'ECOLE que nous contribuons tant à maintenir à l'I.C.E.M. Non sans raisons.

La plus grande lucidité conteste l'institution-école. Le groupe a besoin de reconnaître l'institution-école pour maintenir sa présence.

A peine transposé c'est évoquer un débat proche de celui qui à l'I.C.E.M. constamment oppose ceux qui veulent faire la révolution dans la société pour pouvoir ultérieurement définir dans une société nouvelle une école nouvelle et ceux qui pensent que c'est à même nos classes entre autres lieux d'intervention que l'on prépare une société nouvelle donc qu'il importe d'entreprendre dès maintenant, où nous sommes, dans nos conditions très compromettantes et limitatives, la révolution pédagogique.

De ce duel stratégique les tenants de la «révolution pédagogique» à l'I.C.E.M. sortent toujours vainqueurs car c'est l'axiome du groupe Freinet. Il ne pourrait abandonner ce point de vue qu'en se sabordant.

D'où en résumé :

1. Travail dans l'école ou pas d'école (voir Illitch).
2. Travail dans l'école capitaliste ou impossibilité de travailler dans l'école capitaliste d'où nécessité d'une révolution sociale préliminaire pour définir une nouvelle école.

Je ne m'étendrai pas davantage à ce sujet car c'est hors de notre propos mais il fallait évoquer ce débat car il est en partie responsable que bien des militants préfèrent par exemple s'engager sur le terrain politique que sur le terrain pédagogique ce qui explique (en partie, en partie seulement, nous le verrons plus loin), le problème du recrutement à l'I.C.E.M. en général et dans les groupes en particulier.

Le militantisme dans le groupe.

Le groupe Freinet, la pédagogie Freinet se définissent sans ambiguïté par une forme de lutte dans notre société. Le groupe qui se dit Freinet doit se justifier en donnant et en se donnant l'image qu'il lutte réellement pour changer quelque chose ici dans le domaine de l'école.

Mais l'ambiguïté dont j'ai parlé plus haut et sa prise de conscience progressive contribuent à faire douter de plus en plus de la portée du militantisme Freinet. Ce qui explique peut-être que, plus que naguère, on se rencontre dans les groupes plus pour se rencontrer que dans la volonté de réaliser une œuvre commune. Le militantisme se vide de son contenu et de son pourquoi. Ou alors dénonçant ici les conditions de travail, là autre chose, le tout négativement, on accuse en quelque sorte la société capitaliste de ne plus laisser prise à une pédagogie Freinet

ou d'avant-garde alors que le positif dans l'ancien militantisme était de prouver que dans l'école capitaliste quelle qu'elle soit on pouvait toujours faire quelque chose.

Le militantisme d'antan, du «on peut toujours» était à la fois exigeant, projectif dans le futur, optimiste et peu lucide mais positif et tonique.

Le militantisme de dénonciation des impossibilités de créer dans le système est plus lucide puisque dénonçant la réalité mais il n'attend plus guère de l'action de chacun de créer positivement à partir de ses propres conditions de travail, il est négatif — laissant apparaître quelque chose comme de l'impuissance.

Mai 68.

Depuis mai 68 et le rush vers le mouvement Freinet en particulier, certaines choses ont changé qu'on le veuille ou non, même si elles se concrétisent peu dans le tangible. Au flux 68 vers le groupe de gens tout à coup impatients, l'inévitable reflux emportant la plupart des impatients a fait découvrir à la fois la petitesse du mouvement et son refus de toute impatience car toute œuvre Freinet est œuvre de grande patience, il en coûte en énergie et en temps d'œuvrer dans notre sens.

L'après 68 est toujours marqué par le goût des actes d'impatience avec tous ses gauchismes et assimilés. Ce qui désoriente les permanents ou fidèles du mouvement devant ce va et vient continu de gens qui envahissent les classes pour mieux disparaître et de tous ceux qui viennent voir au groupe du bout des pieds. (Tous ces curieux ne sont pas des «gauchistes», d'ailleurs on en reparlera.)

En fait cette «gonflette» de 68 nous a plutôt désorientés qu'entre chose et il semble bien qu'en 74 nous ne sommes pas plus forts qu'avant 68, au contraire. Dans les groupes, lors des réunions, on réapprend à se compter. Comptons-nous.

L'après 68 et l'administration.

J'ai été convoqué après 68 à un mini-stage départemental de l'Éducation Nationale avec en majorité des inspecteurs. L'adjoint à l'inspecteur d'académie vantait 68 et le nouvel esprit. Était-il à gauche ? Peu importe ici. L'administration a tenté et tente encore de récupérer l'après 68 par les nouvelles instructions en particulier, et elle a fait sans scrupule appel à ceux qu'elle méprisait tout particulièrement, les instituteurs Freinet. Ceci explique mieux encore le flux de personnes inconnues dans les classes tant soit peu d'avant-garde.

Les possibilités d'accueil d'un groupe.

De tout ce que j'ai dit il semble clair que ce fut un leurre cette ouverture tous azimuts du groupe. Nous avons cru en ce temps et tout à coup aux vertus du prosélytisme alors que la formation Freinet ne peut-être que l'effet d'un long compagnonnage.

Des gens hors groupe objectent souvent que bien des personnes seraient intéressées à venir au groupe mais ou bien elles ne savent même pas qu'il existe ou bien elles ne savent à qui s'adresser.

C'est peut-être dommage en effet mais ayons le sens de la dynamique de notre groupe. Notre groupe maintenant restreint ne peut intégrer par compagnonnage que peu d'individualités à la fois qui pouvant s'informer, écouter, travailler, parler, s'exprimer, y rire, y vivre, découvrent chemin faisant que le groupe Freinet c'est plus que la pédagogie Freinet, c'est une manière de vivre.

Il découle de ceci que, puisqu'on ne peut jamais d'ailleurs préjuger qui va rester au groupe et s'y intégrer ou non, il faut laisser les portes constamment ouvertes, mais aussi que seule une majorité soudée pouvant intégrer des éléments minoritaires, il ne faut pas souhaiter un afflux soudain d'éléments nouveaux. Le groupe n'a pas les possibilités de les intégrer tous et les non-intégrés passant à côté du compagnonnage passent par le fait à côté du caractère positif essentiel d'un groupe Freinet.